



***Le Chapeau rouge* de Paul Gauguin acquis par le musée d'Orsay**

Le musée d'Orsay est heureux d'annoncer l'acquisition hier soir en vente publique de la peinture de Paul Gauguin *Le chapeau rouge* (1886) récemment présentée aux galeries nationales du Grand Palais lors de l'exposition « Paul Gauguin, l'alchimiste ». Cette acquisition a bénéficié du généreux soutien de Léonard Gianadda.

Au début de juillet 1886, Paul Gauguin (1848-1903) part pour la première fois à Pont-Aven cherchant tout autant à échapper quelque temps à la pression de ses créanciers qu'à trouver de nouvelles sources d'inspiration pour sa peinture. Ce séjour donne immédiatement satisfaction au peintre.

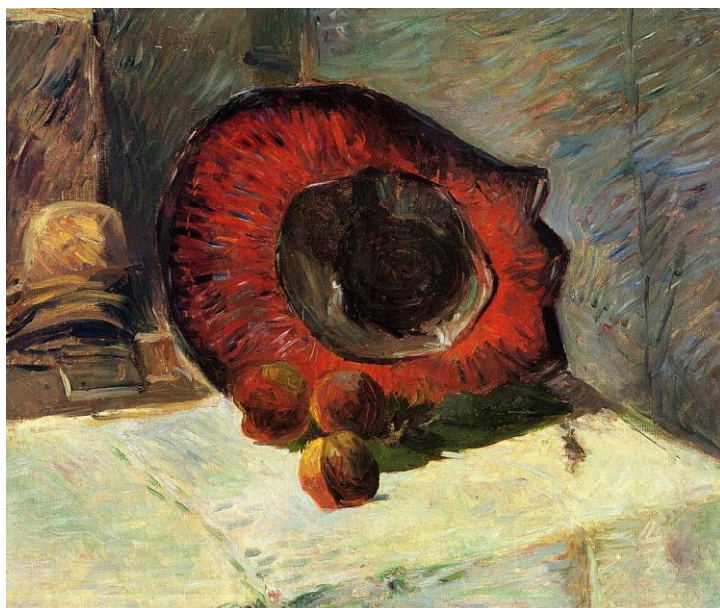
Les premières œuvres peintes à Pont-Aven se situent encore dans la lignée de l'impressionnisme (*Les Lavandières au Moulin Simonou*, musée d'Orsay).

Ce n'est que progressivement que Gauguin s'éloigne des principes impressionnistes en réalisant durant les quelques mois de son séjour breton et à son retour à Paris au mois d'octobre plusieurs œuvres d'une grande nouveauté, entre nature morte et portraits d'objets.

C'est à cet ensemble que se rattache *Le Chapeau rouge*, sans que l'on puisse déterminer avec certitude si le tableau est peint à Paris ou en Bretagne. Le traitement du mur fait néanmoins songer au papier peint représenté dans une autre nature morte, *La Nappe blanche* (Pola Museum of Art) et qui date de l'été 1886 lorsque Gauguin séjourne à la pension Gloanec.

Gauguin s'était auparavant essayé à la nature morte mais le genre prend autour de 1886 une dimension nouvelle. Si la touche, vibrante et fractionnée, est encore ici impressionniste (on pense aux natures mortes de Monet du début des années 1880), l'emploi des couleurs vives et contrastées, l'étrangeté de la mise en page se distinguent de l'impressionnisme. S'y ajoute manifestement une dimension symboliste.

Gauguin dépeint en effet un environnement en apparence ordinaire mais difficile à déchiffrer précisément, tant il brouille repères et hiérarchies habituels. Il représente ce qui est sans doute un chapeau masculin en feutre, renversé sur un coin de table, forme rouge trônant sur une nappe blanche qui serait difficilement reconnaissable sans autre élément de contexte. Est-ce un chapeau du peintre dont on connaît par ailleurs



Paul Gauguin, *Le Chapeau rouge*
1886, huile sur toile, 44,5 x 53 cm © DR

l'excentricité vestimentaire ? A l'arrière-plan, une pile de trois chapeaux de paille, plus traditionnels et comme en portent alors les hommes en été, peut-être placés devant un miroir, viennent compléter cet arrangement. Au premier plan, trois fruits, sans doute des pêches ou des prunes, permettent à l'artiste à la fois un jeu de rouge sur rouge et le contraste des complémentaires (rouge des fruits et du chapeau/vert des feuilles). Gauguin s'empare d'un motif, les chapeaux, traité par Degas depuis les débuts des années 1880 dans ses œuvres sur les modistes. Certaines de ces scènes de la vie urbaines ont figuré à l'exposition impressionniste de 1886 à laquelle Gauguin a participé. Il est possible de voir ici un hommage, quoiqu'indirecte et peut-être détourné, à Degas, dont il a possédé plusieurs œuvres et qui fut une source d'inspiration décisive.

Au-delà de l'apparente banalité du motif, tout dans cette œuvre est sujet à interprétation. Le sujet principal lui-même, le chapeau, semble une forme malléable. Le crénelage à droite rappelle les céramiques contemporaines de l'artiste. À son retour de Bretagne au mois d'octobre 1886, Gauguin rencontre en effet le céramiste Ernest Chaplet par l'intermédiaire de Félix Bracquemond. Il trouve dans la pratique du modelage une source inépuisable de création et produit alors des objets aux formes dissonantes, volontiers étranges et jamais fonctionnelles. Le tableau est exemplaire de l'incessant dialogue entre les techniques qui caractérise la réflexion et la pratique de Gauguin. Le chapeau apparaît également comme une forme organique, un coquillage, rappelant le monde mystérieux de Redon (*Le Coquillage*, 1912, pastel, musée d'Orsay). En outre, et sans doute non sans un certain sens du paradoxe, Gauguin place presque à l'exact centre de cette composition dominée par des rouges éclatants le creux du chapeau, qui, tel un vide noir sans fond, absorbe le regard. Par ses ambiguïtés délibérées, *Le Chapeau rouge* s'inscrit ainsi dans le symbolisme naissant, salué par un manifeste publié par Jean Moréas dans *Le Figaro* en septembre 1886 : le poète y célèbre « une nouvelle manifestation d'art », où « l'étrangeté de la métaphore, un vocabulaire neuf où les harmonies se combinent avec les couleurs et les lignes ».

Par son mystère comme par ses recherches formelles et colorées, *Le Chapeau rouge* vient ajouter une note nouvelle à la collection du musée d'Orsay, déjà riche de 26 peintures de Gauguin. Ce tableau sera présenté dans les salles récemment rénovées du 5^e étage dédiées au post-impressionnisme. Il bénéficiera de la confrontation entre peintures, sculptures et céramiques sur laquelle repose cette nouvelle présentation des collections. L'an passé, le musée d'Orsay avait acquis en vente publique à Londres le 2 octobre 2018 un vase dit « Atahualpa », qui recèle une même dimension énigmatique.

L'acquisition du *Chapeau rouge* s'inscrit dans la continuité d'une politique d'acquisition qui vise à compléter la présence d'artistes majeurs comme Gauguin. A ce titre, cette œuvre charnière permettra de faire le lien entre les recherches impressionnistes de l'artiste comme *Les Lavandières au Moulin Simonou* (1886) et les tableaux les plus marquants de ses séjours à Pont-Aven, à commencer par le chef-d'œuvre de *La Belle Angèle* (1889). *Le chapeau rouge* viendra enrichir la présentation des natures mortes conservées au musée dont la *Nature morte à l'éventail* (1889).

Les récentes acquisitions du musée d'Orsay, parmi lesquelles deux œuvres d'Emile Bernard, alors proche de Gauguin, l'*Autoportrait au tableau « les baigneuses à la vache rouge »*, acheté en octobre 2019 et *Le Pardon*, dit aussi *Bretonnes dans la prairie* d'Emile Bernard, acheté en mai 2019 viennent ainsi conforter le musée comme collection de référence pour le peinture postimpressionnisme.